

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 52

Artikel: Tsalandè et Bounan
Autor: Chambaz, Octave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

haitons de tout cœur, peut-être en parlera-t-il à peu près ainsi à ses petits-enfants :

« 1906 fut avant tout l'année de ce vin fameux dont j'ai gardé les douze dernières bouteilles pour mes noces d'or de ce jour. Vous avez pu voir qu'il a moins vieilli que votre grand-mère et moi. Les grappes qui le donnaient semblaient de l'or bruni; elles avaient des reflets du soleil de feu qui les caressa jusqu'à la vendange, sans interruption, du moins je n'ai pas souvenir qu'il fût tombé une goutte de pluie durant tout l'été à notre vigne du Belingard. Si grande était la sécheresse que les sources tarirent un peu partout. On vit des cours d'eau, assez gros d'ordinaire, absolument à sec. Les poissons se traînaient lamentablement dans la vase du lac de Bret; beaucoup y demeurèrent pétrifiés. On ne possédait pas encore, comme aujourd'hui, ces appareils qui aspirent l'eau du Léman à une grande hauteur et la distribuent dans une quantité de villes et de villages. Ce furent les habitants de Morges qui en donnèrent les premiers l'idée en sifflant l'eau du lac au moyen d'une énorme seringue.

Mais 1906 m'est demeuré gravé dans la mémoire à cause d'autres faits encore. Ce fut au printemps de cette année que les premiers trains franchirent le Simplon. Il y eut à cette occasion de grandes réjouissances en Suisse et en Italie. Victor-Emmanuel III, l'aïeul du roi actuel, vint à Brigue, avec ses ministres et ses généraux. Les membres du gouvernement vaudois s'assirent à sa table avec les représentants de la Confédération. Moi qui vous parle, je le vis de tout près, car il passa la revue des troupes auxquelles j'appartenais comme dragon. Après cette fête de Brigue, il y en eut d'autres, plus grandioses encore, à Lausanne, Vevey et Montreux, à Genève, à Sion et en Italie. On conduisit les invités suisses jusqu'à Gênes; ils montèrent sur des cuirassés aux mâts desquels flottait le drapeau rouge à la croix blanche. Bref, c'était dans les deux pays une allégresse dont vous ne pouvez vous faire une idée, mes petits, vous qui avez maintenant des ballons dirigeables pour passer par dessus les Alpes et qui trouvez cela tout simple.

Il y eut peu de Vaudois qui ne s'accordèrent pas, cette année-là, un voyage au Simplon et en Lombardie. Pour mon compte, j'allai trois fois à Milan, où il y avait une exposition universelle; ce fut d'abord avec le Grand Conseil, dont je faisais partie; puis avec un millier de membres de la Société vaudoise d'agriculture, qui étaient curieux de voir si les fromages et les tommes de chèvres de là-bas valaient les nôtres; j'y retournai enfin pendant notre lune de miel; mais votre grand-maman ne garda pas le meilleur des souvenirs de cette tournée, parce qu'elle se fit voler son collier d'or en plein Dôme, où elle m'avait entraîné...

— Ce collier, je le regrette encore, dirait M^{me} Jean-Louis, il me venait de ma mère.

— Bah! pour te consoler, je t'en donnai un tout aussi beau quand nous allâmes au tir cantonal de Nyon. Et personne ne te l'a pris, celui-là; tu l'as conservé avec le coquemar d'argent que je décrochai au stand. Car, mes chers enfants, j'étais, sans me vanter, un assez bon tireur.

— Oui, mon Jean-Louis, tu ne courais que trop les tirs et les autres fêtes.

— Tu oublies, ma chérie, que tu m'accompagnas partout, cette année-là, pendant nos fiançailles et après. Ne te souviens-tu pas de la réunion des Secours mutuels, à Oron; de l'inauguration du buste de Jomini, à Payerne; d'une soirée à l'ancien petit Théâtre de Lausanne, où l'on jouait une pièce de Benjamin Vallotton, la *Pente*, si je ne me trompe; et de cette promenade d'automne à Yverdon, où nous avons visité les restes d'un camp romain?

— Tu passes sous silence une fête de lutteurs

à Renens, où tu ne m'invitas pas, non plus qu'à l'inauguration de la statue de Louis Ruchonnet et qu'au centenaire de Belles-Lettres, où il y avait pourtant les deux cousines.

— Au centenaire de Belles-Lettres! mais, ma pauvre vieille, comment y aurais-je pris part, moi qui avais porté la casquette rouge de l'Helvetia! Quant à l'inauguration de la statue de Ruchonnet, c'était une fête pour hommes, comme celle de l'érection du monument des Jordils, comme l'inauguration du palais de Rumine.

— A propos du palais de Rumine, te rappelles-tu, Jean-Louis, notre visite au Musée des Beaux-Arts, dont les salles venaient de s'ouvrir, et combien l'oncle Paul, qui s'y connaissait, s'extasiait sur le bon goût des installations et sur la valeur d'un tas de toiles dont les beautés nous avaient échappé jusqu'alors?...

— Oui, oui... Je me souviens aussi que tu me tirais par la manche quand je m'arrêtais devant la Nubienne ou devant la Diane de Gleyre.

— Je te tirais par la manche, parce que, en face de ces tableaux, tu étais « pédze » comme lorsque tu te mettais à parler de l'interdiction de l'absinthe avec des politiciens ou du traité espagnol avec des vigneron.

— Tiens, tu n'as pas oublié les colères du vignoble ni la campagne contre l'absinthe! Ce furent là, en effet, des événements mémorables. L'absinthe, qu'on ne trouve plus aujourd'hui que dans les pharmacies, était alors un apéritif assez en vogue; les Vaudois y renoncèrent cependant, les médecins leur ayant démontré qu'elle troublait la raison et empoisonnait le corps. Mais, en se privant ainsi de la liqueur qu'on appelait « la verte », ils voulurent surtout faire plaisir aux dames, car c'est elles qui s'étaient le plus démenées contre l'absinthe...

— Ta, ta, ta! tu arranges l'histoire à ta façon; la galanterie des électeurs n'eut rien à voir là-dedans!

— Si fait, ma chère amie; tu sais bien que pour être citoyen, on n'en pense pas moins à sa femme... Mais, où en étais-je de mes souvenirs de 1906? Ah! oui, après cette question de l'absinthe, ce qui préoccupa le plus les Vaudois, ce furent les vins espagnols. Ces crus nous inondaient littéralement. Nos vigneron, pour qui l'existence était déjà dure, demandaient qu'on leur fit payer d'énormes droits d'entrée. Mais, majorisées par la Suisse allemande, les Chambres fédérales conclurent avec l'Espagne un traité de commerce qui nous livrait pieds et poings liés aux marchands de panadès. Ce fut dans tout le vignoble une déception qui se traduisit par de véhémentes protestations dans une impressionnante assemblée populaire tenue à Lutry, et où j'assistais avec mon père et mes trois oncles.

Je crois vous avoir dit maintenant tout ce qui se passa de saillant dans notre canton l'année de notre mariage... Non, ce n'est pas tout. Le Grand Conseil décida d'interner les alcooliques, et c'est à la suite de ce vote qu'on bâtit ces asiles à peu près vides aujourd'hui.

A présent, mes enfants, je suis bien au bout de ma chronique. Achevons ces bouteilles de 1906 et puissiez-vous célébrer à votre tour vos noces d'or dans d'aussi bonnes dispositions que vos grands-parents! »

V. F.

Tsalandé et Bounan.

QUEMIN tot sè ressà, tot sè redipettè et tot rèvin su lo tapis! N'avé jamé sondzi qu'on satsè vegnà, din sti Diu mondo, à mè rèvevèz dai z'affères ques vo z'avé contà (lai ia dè cein on par d'ans), que sè fan la veilla dè Tsalandé. Et bin volhai-vo craire qu'on min a rèparlà pas plie lhein quiet hier à nè. L'araf daò mau à devenà coui l'est que me l'a rênovallà?

* Voir mon précédent article sur Tsalandé, lequel a paru dans le *Conteur* du 26 décembre 1903.

N'est portant pas dè bin lhein et, praò su que vo la cognaitè, quand bin ne sort quazu pliequa, damachin que sè fà vilhe. L'est la Gritelet, la Gritelet à Pierr'Abram à l'Ossele; vaî, ma faî, la Gritelet. Coui l'aret cru!

Passàvo dévant tsi leu, in vegnià daò bou, avoué mon ioudzo dèzo lo bré et lè mans din mè catsettès (la bise, que rèlevavè la qua, n'irè rin tsauda), et, ne sondzivo pas à veri la tita, quand m'ouyo crià pè mon nom. L'étaî la Gritelet que salhiessai dè la tsappa avoué onna fordenàye d'épinguelhons.

— Est-te vo que vo m'appeladè, Gritelet? que lai fè.

— Oi. Sta lezi intré à l'hoto onna menuta, te vaò pas l'arrètà.

— Mè faut allà po balhi aî bitès...

— Tè vu pas bin intréteni vin adi.

Su intrà à la cousena, m'a fè chetâ proutso daò fù, et, teindu que croyivo ma pipa, mè fà, in tsampin son prin contrè l'étouppiau:

— T'in a raòbyà dai chincès que faut fère la nè dè Tsalandé?...

— Est-te veré?

— Mâ bin su... et pas rinquiè dai chincès.

— Quiè-iou raòbyà, dan?

— Lai ia d'aboo ci vilho diton, que mon pére-grand no desai que l'avai dzo oyu dere quand étaî bouébo: *Ti lè compto ne sè veilhan pas à Tsalandé*, po dere que eliaò que fan mau, se pàssan intrè lè gottès teindu on teimps, vin adi on dzo iau tot sè dévoilé et tot sè payè.

— Pu, quiet d'autro?

— T'aret dū marquâ qu'à Tsalandé on fasaî daò fù tota la nè. Mimameint, que mè sovin, qu'onn'annaie mon pére, po ménadzi lè z'étalès, étaî tu traîrè on tronc Derrai lo Dèvin que l'avai rebaltâ tot riond su lo foyidzo. Aò maîtin dè la nè vouaite-que pas qu'on od tsantâ lo coucou. On savaî pas quiet sè dere et on sè vouaitivè ti, du lè z'ous ai z'autrès, in aòvrin fè ge, quand lo tronc s'équartayè et laissè salhi on bi coucou que s'invòlè asse ridou qu'on'inludzo amont la tsemena. Paret que ci pourrozi s'irè innitâ din onna buda, que lai avai aò tronc, et ma faî on iadzo que l'a cheintu lo tsaud s'est cru aò salhi et l'a queminci à tsantâ.

T'aret pu dere assebin cein que ié vu fère à la cordagnire quand l'étaî in tsi no...

— Qu'avai-te fè?

— Et bin l'avai praî onna coulhi, — iena dè eliaò vilhès coulhi in pliomb, riondès, quem'in on avai daò passâ, — et met dedin onna pincha, dè farna mèlliaie avoué iena dè chindrès. Pu, in tegnin sa coulhi dai duès mans, draî dévant li, l'étaî zelaye, in elliouzin lè ge et martsin à la rëcoulèta, quantiè vers lo pouai, iau l'avai *pompâ* onna gotta d'idye po fère dè la *papetta* avoué sa farna et sè chindrès. La vayo adi, lo mim'affère que se cein s'étaî passâ sta matena: l'est mè que la eliairivo. Apri l'avai vudyi sa papetta dein onn'assiéta que l'avai tréposive su la trablietta dè la fenitra dè son pailo. Lo leindéman no z'avai rède que l'avai vu in révo on bi gros valet que medzivè elia papetta et que, daò tant que la trovavè bouna, s'in reletsivè lè pottès. L'étaî cique que dèvessaî maryâ et no l'avai dè pintâ dai pi à la tita. L'irè bin lo mimo quiet lo cordagni. Te vaî quem'in cein sè rapporté, tot paraî.

La servèinta que n'in zu apri la cordagnire li, adan, po savaî l'homme que l'aret plie tard, allavè queri la Liturgie...

— Quem'in, la Liturgie...

— Po cein faut pas itre pouaïraòla... Mè, ne vudrè rin... Faut allà la prindre à l'église, su la chaire, à la miné, et liairo, dévant quiet dè sè cutsi, la prayère daò mariadzo; pu, po drumi, teni la Liturgie dèzo sa tita. Fà lo mim'effèt quiet la papetta à la farna et aî chindrès su la trablietta dè la fenitra. Lo lulu qu'on vaî in chondzo l'est cisique qu'on vaò avai, ne ratè pas. Noutra servinta avai vu on corps tot barbu. L'est veré que s'n'ommo n'a min zu dè barba,

mâ paret qu'adan la portavê, ka ne sè san co-gnu que grandieimps apri, quand l'an età in-simblie pè la Maladeire.

— Et vo, Gritelet, n'in ai-vo min zaô zu fè dè chincès... pire po dai zizès ?

— Yè zaô zu fondu daô pliomb avoué ma chéra, l'est tot.

— Quiè-te que v'avai zu ?

— Yavé zu onna bin pllie balla méson quiet ma chéra... Et, in effé, la carrâte iau su vegnaite, slace, l'est tot outra quiet la caborna iau ma chéra l'est intrâye... Assebin porquie a-te volhu ei titou dè Djan Pédzon!.. N'est pas mè que l'aré praî... Yè età plie finna; nin volhiavo pas ion que satsè sin rin.

— Est-te tot po Tsalandè ?

— Oi... bin crayo!... Mâ, què menet... Raô-byavo que mon biau-père ne rèquemindavè ti lè z'ans d'atséva noutra quenolye po Tsalandè. On iadzo que n'avè pas fini la mionna l'étaî zu li-mimo, aô cabinet, la crevi avoué on lindzo. L'est dè li que tignon assebin que, po lo bounheu dè l'foto, lo premi ovradzo qu'onna maîtra daî fère, in sè levin lo matin dè Tsalandè et daô bounan, l'est dè prindrè la seille po allâ queri de l'ÿde aô borni. Lo fè adî dè l'haôra que l'est.

— Et sa lo bounan, Gritelet, ne sédè-vo rin ?

— Quiet vaô-tou que lè diessou ?!... Aô bounan on fasaî dai pans et dai cugnus à cornès po balyi aô régent, à sè felyu et felyaôlès, et dai iadzo onco, — mâ dai petits, — po lè pouro que vegnan demandâ. La vépra daô bounan tot lo mondo medzivè d'einveron lo fornet dai coquiès et dai z'alognès. La marmaille brezivè eliaô que lo Boun'infant laô z'avai met din laô solâ, in guegnin lè demi-batze et lè krutze que l'avan trovâ permi, behiraôza que l'ÿre se Saint-Fouettâ n'avai min apportâ dè verdze dè biola.... A propos dè verdze, cè pas quemin cein sè fazaî vers no; quand bin n'in apportavè min l'in avai adî iena dè presta, s'on avai lo malheu dè budzi, su lo cadro daô l'hi.

— N'ai-vo jamé età tsanta pè lè mèsons la nê dè Sylvestre ?

— N'a pas mè, mâ mè frârs praô sovint avoué lè z'autro bouébou. L'ÿran zèlâ, po avai daî batze... Sondze-vaî ?!

— Laô balhivan-te ti ?

— S'in trovavè adî cauquiès z'ons que colâvan laô porta. Mâ, iran dzo erouyo, à eliaôque, laô tsantâvan dévant dè réparti on couplet, que desai dinche :

Coquiès, no vo desin adieu !
Vo n'itès quiè dai fotus dieux :
Vo n'ai rinquie la vermenâ ;
Vo n'itès quiè dai z'affamâ !

— L'est mè vatsès, laô, que van itrè affamâyès assebin !?... Stî iadzo m'in vè, Gritelet, adiusivo !

— Et bin, houna-né !... Quand te passè... dit adî oquiè.

Oh! la barbe...

UN coiffeur de notre ville voit entrer un jeune homme dans lequel il croit reconnaître un ancien étudiant de notre Université, qui doit avoir fait son examen de médecin il y a quelques mois. A tout hasard il entame la conversation.

— Eh ! M. le docteur ! Ça va bien, M. le docteur ?

— Très bien, merci.

— Vous êtes bien nouveau, M. le docteur.

— Oui, j'arrive à Lausanne à l'instant.

— Ça va bien par là-bas, M. le docteur ?

— Sans doute, ce n'est pas l'ouvrage qui manque, dans une grande ville comme celle-là.

— Naturellement, M. le docteur. C'est autre chose que Lausanne. Au fond, combien compte-t-elle d'habitants ?

— Eh, L'... n'a pas loin du demi-million.

— C'est bien ce que je pensais, M. le docteur.

J'ai bien souvent pensé à vous depuis votre départ. Vous êtes à l'hôpital, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, à l'Hôtel-Dieu, à la suite d'un concours.

— Oh, c'est juste (*Arcc aplomb.*) J'ai d'ailleurs lu votre nomination dans les journaux.

— Pas possible ! Les journaux ont cité la chose ?

— Mais certainement, avec quelques mots très flatteurs à votre adresse, M. le docteur.

— C'est curieux ; quand donc l'article a-t-il paru ?

— Eh mais, tenez, il y a justement... quelque temps, M. le docteur.

— C'est curieux ; dans quel journal avez-vous vu la chose ?

— Eh mais, c'était dans... tous les journaux, M. le docteur. L'un a commencé, les autres ont reproduit l'article. « Nous apprenons qu'à la suite d'un examen des plus brillants, notre jeune compatriote... »

— Le fait est que ce concours était serré !

— C'est bien ce que disait l'article : « Notre jeune compatriote a été choisi entre tous les concurrents... »

— Et il y en avait ; nous étions deux cents.

— Toutes mes félicitations, M. le docteur. L'article était très élogieux, et du reste très mérité.

— Il est vrai qu'il y avait 63 places d'interne à repourvoir.

— Cela n'enlève rien à vos succès, M. le docteur.

— Mais, au fait, j'ai cru que vous ne saviez pas mon nom.

— M. le docteur veut rire. D'ailleurs, j'apprends souvent de vos nouvelles par vos anciens camarades qui viennent ici : le petit blond, vous savez...

— Ah oui, mon ami Z'...

— Justement, M. Z'... ; un jeune homme très bien, M. Z'... ; et intelligent...

— Oui, c'est un bon garçon.

— Il y a aussi le grand brun, vous savez, avec une moustache...

— Oui, oui, ce bon vieux Y'...

— Parfaitement, c'est ce que je vous disais, M. Y'... En voilà un qui fera son chemin, M. Y'... Et beau garçon avec cela.

— Mais oui, pas mal.

— Et puis, il y a encore le Zofingien, vous savez, le gros, avec une casquette blanche...

— Ah, X'... vient aussi chez vous ?

— M. X'... ; mais certainement ; un de mes bons clients, M. X'... ; j'ai toujours bien du plaisir à le voir, et les demoiselles aussi. Quel jeune homme élégant !

— Sans doute, il n'est pas mal. Allons, voilà qui est fini. Au revoir, patron. (*A part.*) C'est égal, je voudrais bien savoir où mon Figaro a lu ma nomination.

— Au revoir, M. le docteur ; à l'avantage, M. le docteur. (*A part.*) Et dire que je ne savais pas seulement que ce garçon-là a quitté Lausanne !

MAMAMOUCHE.

Glissades.

Voici une chanson toute de saison, mais dont certains couplets ne sont plus précisément d'actualité, tout au moins quant aux événements auxquels ils font allusion. Aussi bien, quelques-unes de ses prédictions se sont réalisées ; et, d'ailleurs, l'histoire ne se répète-t-elle pas constamment ? Une jeune artiste ambulante, chantait jadis — c'était avant 1870 — cette chanson dans les cafés de Lausanne, où elle avait toujours grand succès.

Pendant l'hiver rigoureux
Où tout le monde patine,
Astrakan et palatine
S'étalent à tous les yeux.
La glace devient la lice
Où l'avenir combattrâ,

Car le présent glisse, glisse
Et le présent glissera.

En dansant sur un volcan,
Le successeur de saint Pierre
A fait mitrailler son frère
Pour garder le Vatican.
Du chassapot l'artifice
Certain jour succombera,
Car le pape glisse, glisse
Et le pape glissera.

De l'empire des Français
Le souverain qu'on renomme
Voit des points noirs, le pauvre homme,
Et ne croit plus au succès ;
Il règne par la police,
Son étoile en pâkira ;
Napoléon glisse, glisse,
Napoléon glissera.

Le Guillaume, de Berlin,
Depuis sa grande campagne,
Veut dominer l'Allemagne
Et jouer au plus malin ;
Il creuse le précipice
Dans lequel il tombera,
Car Bismarck glisse, glisse,
Et Bismarck glissera.

La Confédération
Pour nous reste bonne mère,
De ses enfants elle est fière,
La petite nation.
Aussi nous aimons la Suisse,
Et c'est à qui chantera :
Non, jamais elle ne glisse,
Et jamais ne glissera.

Tout au plaisir.

Théâtre. — Voici le programme des spectacles donnés à l'occasion du Nouvel-An :

Dimanche 30 décembre. — Le soir, à 8 heures, *Le Maître de Forges*, le spectacle sera terminé par *Le Sursis*, vaudeville. — Mardi 1^{er} janvier, matinée à 2 1/2 h., *La Dame aux Camélias* et *Prête-moi ta femme*, vaudeville en deux actes. Soirée à 8 h., *Roule ta Bosse*, drame. — Mercredi 2 janvier, matinée à 2 1/2 h., *La Grande Famille*, drame. Le soir à 8 h., spectacle gai : *Heureuse*, vaudeville en 3 actes, de M. A. Bisson, et *Le Coup de Fouet*, vaudeville en 3 actes. — Jeudi 3 janvier, matinée et soirée, deux spectacles : *Thermidor*.

On sait que M. Bonarel a fait de grands sacrifices pour monter *Thermidor*. La figuration est très nombreuse ; les costumes sont d'une exactitude rigoureuse ; deux décors ont été brossés spécialement pour la pièce. Quant à l'interprétation, elle est excellente. *Thermidor*, sera vraiment le clou de la brillante série du Nouvel-An.

✱

Kursaal. — Aux *Variétés*, la série qui a commencé hier est aussi une série extra, une série de Nouvel-An. Jugez-en. Comme attractions : M. Basalari, virtuose phénomène ; M. et Mme Ossos, gymnastique de force ; Les Berthos, danseurs fantaisistes ; les 3 Craftons, acrobates originaux. Vues nouvelles au Vitographe.

« Le premier Modèle », pièce en 1 acte de Lemonnier, et « Le Tricorne enchanté », comédie en vers, de Théophile Gauthier.

Deux matinées auront lieu le mardi et mercredi 1 et 2 janvier.

Qu'est-ce que je dois boire ?

Celui qui boit du Café de malt Kathreiner donne à son corps une chose excessivement salutaire. Le café de malt Kathreiner réunit le goût agréable et l'arôme du café aux excellentes propriétés du malt.

Contrairement au café, il est non seulement entièrement inoffensif pour tous les tempéraments, même les plus faibles et pour les enfants, mais il est, en outre, de l'avis des médecins, très propice à la santé. En considération de ces qualités, beaucoup de familles, notamment celles où il y a des enfants, ont depuis longtemps adopté le café de malt Kathreiner comme boisson habituelle pour le déjeuner et pour le goûter.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.